

Le silence de la montagne

Jean Forest

Number 73, Summer 1997

Le silence

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14769ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Forest, J. (1997). Le silence de la montagne. *Moebius*, (73), 75–78.

JEAN FOREST

Le silence de la montagne

pour Bayard

Il m'avait annoncé la veille un retour à la ville
il me fallait céder la place à un oncle à une tante
à une quelconque cousine
j'avais misé sur deux semaines de plus après il y
aurait
la rentrée l'asphalte l'odeur des gaz délétères
j'en avais le cœur serré j'aurais voulu compter pour
davantage qu'un frère qu'une belle-sœur qu'une
nièce
aux abois

Nous sommes rentrés il n'a pas vu que j'en étais
désemparé
et puis peut-être a-t-il compris

La compagnie dimanche fin août en espalier sur la
galerie
il reste beaucoup d'heures de soleil on aurait bien
aimé
que j'aïlle encore cette fois dans les pacages avec
les bêtes
à cornes à l'ombre du grand orme
j'ai refusé d'un hochement de tête

Entre l'étable et la maison une vieille remise
du vieux bois dont bientôt on ornerait les murs
une rampe aux madriers disjoints donne accès
aux voitures de l'été au traîneau de l'hiver aux
mouches

bourdonnantes à gauche six croupes en enfilade
tout en haut de l'échelle le poulailler caquète
parfois le sabot piaffe

Au fond à droite Moreau isolé marque son impatience
dans les mâchoires de la stalle il faut veiller
ne jamais oublier la ruade
possible
des heures infinies confiné dans sa solitude
à sa gauche quelques hongres dérisoires les
juments
les poulains sont au pré leurs parents sous la main
les queues en chasse-mouches fouettent les crins
nous cinglent la figure le sol se couvre de crottin

J'y viens prendre la selle dehors il fait torride
le cuir sous la chaleur encense j'ai douze ans
c'est mon dernier dimanche monsieur Côté
le palefrenier a bien dû en entendre parler
il n'a rien demandé s'est dirigé vers l'écurie ce
matin
je l'ai vu qui pensait la pouliche alezane

À peine entendais-je des grandes personnes un
murmure en écho
ayant mis pied en selle au pas je m'approchai
immobile
de la main en silence tournant le dos à la
montagne
décoiffé je saluai mon père je l'ignorais c'était
la dernière fois

Je croiserai ses yeux son silence au moment
de franchir la barrière j'entendis qu'on disait :
« Bonne promenade, monsieur Forest ! » je vais vers le
bosquet
les cigales s'éclatent au soleil de très loin me
parvient

la rumeur des poids lourds borborygmes de la
 nationale
les fers résonnent sur le sol caillouteux
jonché de bouses sèches semé de crânes aux yeux
 hagards

Sur le coteau là-haut les empreintes des cerfs
 tatuent
la terre meuble l'affût se dresse moitié hutte sous
les frondaisons d'un vieux fourneau le remugle a
 saisi
la châlit des couchettes les biches à l'aube y
 viennent
dévorer les pommes jamais d'un coup de feu nous
 n'avons
fait gémir
le silence de la montagne
il fallait se tapir à contre-vent
patienter contempler le sous-bois pris en écharpe
par les premiers rayons déjà la harde s'était
 évanouie

Sur le chemin qui serpentait sa silhouette m'annonçait
le point d'eau piétiné qu'il aimait observer comme
un théâtre d'ombres machinalement je le cherchais
monsieur Côté lui souhaitait la joie de la montagne
malicieux j'ajoutais : «Je vous salue, Père!...»

Parfois pour le plaisir de taquiner : «Alors, bonne
 chasse?...»
je répondais depuis l'esquisse d'un sourire
la pouliche broutait d'invisibles insectes faisaient
des ronds dans l'eau Prince sur le qui-vive
humait le vent chargé d'épices
le parfum des chevaux se mêlait à l'encens des cuirs
des vaches inquiètes de leur lait massées aux portes
de l'étable poussaient leurs meuglements Prince
la truffe palpitante haletait

Nous nous retrouverions à la table du soir
avant que n'ait passé l'hiver un vendredi de mars
on viendrait m'annoncer

« Monsieur, votre père n'est plus... »

La montagne depuis bruisse de son silence.